



Le destin contrarié d'un pur objet de Dieu : Madeleine Francesca Biagi-Chai

Lacan a toujours manifesté de l'estime à l'égard de Pierre Janet philosophe, médecin. Il reconnaît en lui le thérapeute et le penseur, celui qui, dans la pratique, a fait grand cas de la fonction de la parole et de ses conséquences. Se tenant à « la juste distance », P. Janet ne confondait pas « l'absence de contrôle » du symptôme avec « le mensonge » délibéré¹. Son domaine de prédilection concerne les patients qui relèvent de la psychiatrie et c'est à l'égal des grands psychiatres que le fondateur de la Société Médico-Psychologique est passé à la postérité. Le cas « Madeleine », déployé dans son ouvrage *De l'angoisse à l'extase*, reste exemplaire du suivi au long cours d'une patiente coupée de tous et de tout, condamnée à mourir de faim et de froid. Sur le chemin d'une liberté mortelle, Madeleine s'est vouée à rejoindre son destin de « pur » objet déchet.

Le 21 juillet 1853, naît une citoyenne française dans une famille bourgeoise et catholique du second empire, Pauline Lair Lamotte, troisième de quatre filles. Si nous la connaissons aujourd'hui sous le nom de Madeleine Le Bouc, c'est qu'à l'âge de 19 ans, arrêtée pour vagabondage par la police, elle décline comme identité légale le nom qui identifie son être : « Le Bouc », en référence à son destin de bouc émissaire et « Madeleine », l'amante de Dieu. C'est ainsi que Madeleine se présente au monde, dans une liberté totale qui ne lui permet même pas de reconnaître la valeur légale et intangible de l'état civil. Nous dépassons ici la dimension mythique et idéale de la liberté, pour approcher celle où le sujet, libre de toute chaîne, détaché de tout lien à l'Autre, est aliéné de sa désaliénation. Cela a pour effet de précipiter Madeleine dans une position d'objet rebut, vécue non pas sur un plan imaginaire mais dans le réel. Madeleine vit le martyre de devoir l'incarner comme identité.

Pierre Janet l'accueille à la Salpêtrière en 1896 et publie en 1926 sa volumineuse monographie. Il relate en particulier le cas de Madeleine, qui fut sa patiente pendant vingt ans et nous livre la correspondance et les entretiens quotidiens de la patiente avec son thérapeute. A la suite de cette publication, les débats concernant Madeleine, – hystérique ou mystique ? – ont été variés et nombreux. La certitude issue de son « expérience », d'avoir été choisie par Dieu est ce qui guida Madeleine toute sa vie. Il conviendra, à cet égard, d'interroger les caractéristiques du Dieu de Madeleine.

La lecture que nous proposons de ce cas, nous a permis, à la lumière de l'enseignement de Lacan, de dégager la structure psychotique et plus particulièrement schizophrénique de sa vie de martyre. Loin d'être réductrice, cette lecture fait place à ce qu'est l'individu pour la psychanalyse : un sujet au-delà du symptôme, saisi dans la réponse qu'il construit pour tenter d'opposer un sens à l'envahissement des phénomènes perceptifs, issus du signifiant déréglé.

L'enfant Madeleine et son corps

Enfant déjà, Madeleine attirait l'attention en raison d'une certaine étrangeté de comportement. Madeleine commence à marcher tardivement et présente d'emblée une grande faiblesse des jambes, tombant presque à chaque pas. Le moindre obstacle la fait chuter à terre. Tous ses mouvements sont maladroits : courir, s'arrêter ou monter les marches, se tourner, ne sont pas, pour elle, des actes naturels. Le corps semble ici séparé, délié de la subjectivité au point de

¹ Lacan J., *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 306.

devoir toujours être repris et tenu comme s'il était sur le point de lâcher. Ce rapport singulier entre le sujet Madeleine et son corps se maintiendra au long de sa vie. La faiblesse « anormale » du corps de Madeleine ne renvoie pas à des traits autistiques tels que le bercement, le laisser tomber systématique ou la rythmicité des mouvements. Il s'agit plutôt, dans son cas, d'un corps qui, dans sa relation avec l'autre, lâche tout à coup et semble ne plus obéir au sujet qui l'habite, évoluant de manière capricieuse et indépendante.

Il arrivait ainsi à Madeleine, en présence de bruits anormaux, tels que le bruit causé par des chaussures neuves ou le grincement d'une scie, d'être prise de frissons et de secousses violentes, pouvant aller jusqu'à l'évanouissement. Ces phénomènes de corps sont le signe d'une modalité de séparation qui oblige le sujet à un travail constant afin de soutenir le corps et pouvoir le situer dans l'environnement. L'absence de nouage du corps et du signifiant, rend compte de la structure qui, comme le dit Lacan, s'attrape, « du point où le symbolique prend corps »². Comment le signifiant prend-t-il corps chez Madeleine ?

L'enfance de Madeleine est traversée par de nombreux autres phénomènes corporels, signant le retrait de la jouissance d'un corps oublié, désinvesti, morcelé. Elle est notamment marquée par des chutes, des quintes de toux, des vomissements incessants, des brûlures d'estomac, des diarrhées, autant de troubles qui conduisent Madeleine à une importante anorexie, accompagnée de fatigue et d'essoufflement au moindre effort. Une fragilité cutanée avec eczéma, des inflammations diverses, des kystes aux paupières, complètent ce tableau. Cette longue énumération des perturbations en série du corps fait ressortir que le corps semble n'émerger qu'à travers ces fragments, à la manière d'un puzzle où toujours il manquerait une pièce. Cette pièce manquante, c'est la signification du phallus, donnée par la métaphore du Nom-du-Père, celle qui permet au sujet de se voir à partir du point d'où il se regarde. Pas d'image pour Madeleine, la dissociation dont elle témoigne rend compte de la structure de la forclusion.

Pour Madeleine, les organes comme les sensations qui s'y produisent, sont indépendants du corps, au point que la peau elle-même devient un organe dans la série et ne fait plus bord : il n'y a plus de lieu « interne » ou « externe ». Madeleine est un sujet perpétuellement ouvert à l'Autre et l'intrusion de cet Autre est toujours imminente. Les sortes d'épiphanies apophantiques que semblent être ces petits bruits qui la plongent dans des crises nerveuses et des attitudes cataleptiques, témoignent bien de ce branchement direct sur l'Autre. Il lui faudra sans cesse rendre compte de ces phénomènes dans le registre du sens, les nommer, et espérer ainsi récupérer un corps. Reste à préciser le statut du signifiant et du corps chez Madeleine.

Madeleine et la signification de Dieu

La *signifiantisation* de la jouissance du corps va se condenser autour du signifiant de la « sensation ». Il est le premier nom qui témoigne de l'événement de corps. Madeleine raconte volontiers ses « impressions », ses « pressentiments » d'enfance dont elle conserve le souvenir vif et éminemment présent à l'âge adulte. Ce qui la saisit, ce ne sont pas tant les visions que, ce qu'elle « sentait sans bien comprendre, des impressions de surnaturel ». A ces sensations, Madeleine donnera une interprétation : la signification de Dieu. Dieu est d'abord un signifiant-maître (S1) prélevé dans la famille, dans l'environnement social et culturel de son époque. Il ne désigne pas tant pour Madeleine le dieu de la religion, support de la croyance et lieu d'adresse des prières, mais bien plutôt le signifiant susceptible de rendre raison de ses sensations corporelles issues de cette jouissance erratique, désarrimée et première par rapport à la symbolisation. La signification de Dieu ne passe pas ici par la signification commune mais vient en droit fil d'un signifiant-maître, S₁, qui fixe la jouissance

² Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 408.

sans la médiation d'un savoir S_2 . Le savoir S_2 est forclos, holophrasé en S_1 . Autrement dit, il n'y a plus que S_1 qui vaille. S_1 devient le signifiant totalitaire d'un programme de jouissance. Il engendre un sujet, non pas affecté d'un effet de vérité mais soumis à « une vérité qui dure, c'est à dire une certitude », selon l'expression de J.-A. Miller.

Madeleine a la certitude d'avoir été dès son enfance, choisie par un autre, à son corps défendant en quelque sorte, un autre logiquement divin qui s'impose à elle par la voie de la perception. Cette voie de la perception l'abolit comme sujet, la rendant en quelque sorte objet du perçu. Madeleine exprimait ainsi ce pouvoir de l'Autre : « [...] j'étais bien tranquille dans cette chambre et je ne sentais pas de malaise quand l'avertissement céleste est venu brusquement : ouvre la fenêtre ou c'est l'asphyxie... Dès mon enfance, à certains moments les bons anges m'ont arrêtée, avertie, réprimandée, consolée en opposition avec mes pensées à moi... »³ ; « Cela vient tout seul, c'est une sorte de possession »⁴ ; « Je vois apparaître, j'entends subitement, le sens de ce spectacle me vient tout d'un coup à l'esprit... Ce n'est pas moi qui comprends, j'en suis bien incapable, on me fait comprendre... C'est comme un saisissement qui me vient ; en voyant les choses je sens subitement ce qu'elles veulent dire [...] »⁵. Ces notations indiquent que les registres imaginaire, symbolique et réel sont coagulés sans être noués, puisqu'on passe du scopique au corps et au signifiant, par la seule métonymie. Il n'y a pas coupure mais continuité qui signe l'absence de l'opération de la castration. C'est la voix dans le réel qui commande.

« Déjà à l'âge de cinq ans, [...] une voix m'avertissait la nuit de ce que je devais faire ou ne pas faire et je recevais des lumières sur des choses que l'on ne comprend pas d'ordinaire à cet âge... »⁶ A travers l'expression de deux contraires – elle sait, et compte tenu de son âge, elle sait qu'elle n'est pas censée savoir – elle témoigne qu'elle a affaire à l'impossible. Le statut du savoir relève du métalangage qui le fige en vérité de jouissance et le destitue de ses caractéristiques mêmes, puisque ce qu'il y a à savoir est ignoré et ne peut être dit. A ce titre, Madeleine fait exception et devient sujet de l'Un, sujet d'un dieu privé et non sujet de l'Autre, de l'Autre de la « paroisse »⁷ du phallus ou du Nom-du-Père, comme dit Lacan dans *Le Séminaire*, livre V. La paroisse désigne le sens commun qui permet à chacun de se penser à la place de l'autre, sans en partager la jouissance mais en l'imaginant grâce à la projection rendue possible par l'effet d'abstraction du signifiant. Le sujet psychotique, réduit à un S_1 équivalent de jouissance, n'est pas *désidentifié* pour autant. A travers ses lectures, Madeleine cherche elle aussi des identifications.

A l'âge de onze ans, à la puberté, elle commence à connaître des crises d'immobilité, avec des sensations et des doutes délirants relatifs à une grossesse ou à une damnation éternelle. Madeleine ne parvenait pas à se percevoir elle-même. A cet égard, le modèle franciscain sur lequel elle prendra appui, lui servira à donner à ce qu'elle éprouve et à ce qu'elle nomme « Dieu », des coordonnées connues et reconnues, en s'efforçant ainsi d'appartenir, fusse d'une manière étrange, à une famille spirituelle.

Madeleine était impressionnée par la vue des souffrances des autres. Elle aurait préféré être punie elle-même plutôt que de voir punir une de ses sœurs notamment. La compassion de Madeleine est à entendre au sens littéral de « souffrir avec » sur le mode d'une identification transitive qui lui fait « sentir » les souffrances de l'autre, au point de la conduire à deux doigts de la mort.

³ Janet P., *De l'angoisse à l'extase*, tome 1, Paris, Société Pierre Janet et Laboratoire de Psychologie Pathologique de la Sorbonne, 1975, p. 82.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 118.

Les Saintes Ecritures

On dit que Madeleine a beaucoup lu. En réalité, elle-même précise qu'elle lisait surtout l'Ancien et le Nouveau Testament. Là encore, Madeleine témoigne de la continuité du texte et du corps on retrouve des expressions : « Je ne puis dire combien j'ai toujours goûté ces saints livres, je sens que la vérité est là, je sens à les lire une lumière intérieure qui m'éclaire sur bien des choses »⁸. Si elle semble avoir très peu connu les ouvrages des mystiques, la vie de Saint François d'Assise l'a beaucoup marquée : « J'ai déjà senti à ce moment que tout en étant loin d'avoir sa vertu et sa sainteté, je pensais comme lui et j'étais, si vous le voulez, atteinte de sa folie dès l'enfance ; en tout cas, je sentais comme lui l'amour des fleurs, des animaux, des petits et des pauvres »⁹. Le modèle était là mais Madeleine ne sera jamais reconnue sainte, ni même tentée par une vie de couvent. Le modèle de Saint François d'Assise lui donne l'idée de ce qu'elle pourrait réaliser elle-même comme être au monde, pour donner corps, sens et consistance au signifiant-maître qui s'impose et agit en elle. Mais elle n'y réussit pas. Lorsqu'elle lit les autres mystiques, Sainte Thérèse par exemple, elle trouve cela trop compliqué. Elle se retrouve mieux dans l'immédiateté du rapport au monde de Saint François, François qui parle aux oiseaux et qui, pour se punir, se jette nu dans un buisson de ronces.

Enfant, Madeleine faisait l'admiration de sa famille en ne manquant aucun office religieux. Mais ce qui semblait un peu bizarre, c'est qu'elle offrait à la Sainte Vierge des cadeaux réels et dansait de joie – sans métaphore – à l'idée que celle-ci les acceptait. Il y a chez Madeleine une étrange familiarité avec l'au-delà. Elle eut un jour une idée moins heureuse : elle prit au cimetière deux dents d'une tête de mort en prétendant les conserver comme une relique nécessaire à lui rappeler l'existence du néant. Cet épisode démontre que tout le symbolique est réel pour ce sujet et qu'il réduit, voire annule, l'imaginaire qui parcourt les liens sociaux et familiaux. Madeleine fut toute affligée de ce que sa famille n'approuvât pas cette pratique et lui fit rapporter les dents au cimetière. La dimension ironique de ses actes est patente : ne serait-ce pas une manière naïve d'interroger l'Autre, de le provoquer ? La réponse est négative car il ne s'agit pas d'une ironie de discours, telle une ironie socratique. Or, Madeleine n'est prise dans aucun discours établi, pas plus celui de la famille que de la religion. Là est le fondement d'une ironie qui n'est pas de posture mais qui n'est autre que le répondant de cette dilution du discours dans l'être. Bizarrerie et ironie perdent alors leur dimension qualificative habituelle pour atteindre la valeur supérieure du concept lorsqu'elles rendent compte des faits de rupture entre le sujet et l'Autre. Dans la psychose schizophrénique, contrairement à l'humour comme le fait remarquer J.-A. Miller « l'ironie n'est pas de l'Autre, elle est du sujet et elle va contre l'Autre »¹⁰. C'est ce que démontre le comportement de Madeleine, son nouvel imaginaire, fait de fragments d'identification qui participent au maintien du corps que le morcellement menace.

Ainsi, à l'âge de vingt-et-un ans, à son entrée en prison, équivalent dans la réalité à un redoublement de son isolement moral et social, face au risque de disparaître comme sujet, elle incise sur sa poitrine au fer rouge les lettres IM, de part et d'autre de la croix (Jésus, croix, Marie). Lors de cet emprisonnement elle marque son corps du seul nom qui lui reste, pour se rappeler *réellement* à elle-même, de même que jadis elle avait ramassé des dents dans un cimetière pour se rappeler le néant.

⁸ Janet P., De l'angoisse à l'extase, *op. cit.*, p. 12.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, 23, Navarin/Seuil, 1993.

Madeleine Le Bouc

Avec la détermination que nous lui connaissons, à dix-neuf ans, Madeleine quitte sa propre famille, une famille impuissante à susciter en elle les simples sentiments humains – « [...] j'avais de la répugnance à embrasser quelqu'un, je ne voulais pas embrasser mes parents... »¹¹. Elle part pour s'installer comme enseignante à l'étranger, sans jamais se retourner, sans attaches et sans regrets, mue par un désir unique : celui de ne jamais être retrouvée. Le radicalisme de cette séparation ne peut que nous frapper car une autre encore plus profonde et inhumaine la redouble : Madeleine part à l'étranger parce que, ignorant la langue du pays, elle sera encore plus isolée et évitera ainsi d'être conviée aux discussions. Elle s'éloignera de fait, de tout rapport avec le monde. Partie pour « quelques mois », afin de ne pas inquiéter sa famille, elle disparaît jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, jusqu'à ce qu'un beau jour, Janet la voyant marcher exclusivement sur la pointe des pieds, s'intéresse à elle et la fait entrer à l'hôpital de la Salpêtrière.

La cruauté de la structure apparaît dans ce chemin solitaire qui ne concède rien. Aucun compromis possible avec le lien social et la sublimation. Parfois la sublimation corrige l'isolement, offrant à la solitude une satisfaction sur la scène de la reconnaissance. Mais ce n'est pas le cas de Madeleine. Si elle incarne un modèle, ce doit être un pur modèle, intenable, impossible, celui de l'objet adéquat à un dieu capricieux. C'est cela qui la conduit à n'avoir plus d'état-civil, ni aucun nom à faire valoir. Sans nom, elle exploite tous les noms communs de son identification à l'objet de Dieu.

De retour en France, Madeleine entre dans l'errance et le vagabondage anonyme. Elle se fait alors appeler Madeleine Tony, puis Madeleine Le Bouc. Elle fuit surtout les personnes charitables et discrètes : « Il me fallait rompre à tout prix ». Madeleine Le Bouc est l'identité qu'elle maintiendra lors des arrestations répétées et des emprisonnements pour vagabondage. La nuit, elle dort dans les jardins publics.

Dans le Paris de cette époque, à peine sorti de la Commune, et encore en état de siège, rien n'échappe à la police omniprésente. Refusant la loi des hommes, Madeleine vit cette *difficulté inattendue* comme une mise à l'épreuve, qui lui est personnellement adressée : « Alors commença cette série d'épreuves que je n'avais pas prévues au début de ma carrière de pauvre fille, mais que j'acceptais résolument sans regretter ce que j'avais fait en voyant dans ces épreuves une permission très spéciale de la Providence. Ce qui m'arrivait d'ailleurs était si extraordinaire que je n'avais qu'à me laisser conduire par les circonstances ; il est clair qu'une volonté supérieure me dirigeait »¹². Madeleine fait l'expérience de cette volonté supérieure qui la dirige à la façon d'une marionnette dont elle donne le témoignage. Elle décrit une volonté sans intentionnalité, qui n'incarne en elle-même aucune cause, aucun savoir non plus. Madeleine n'est pas, à l'instar le Président Schreber, dans une position féminisée : elle n'est pas à cette place d'être la femme d'un dieu qui voudrait jouir d'elle et qui aurait la volonté de la conduire à la rédemption. Madeleine essaie de faire tenir ensemble son nom propre et le nom de Dieu, le premier disparaissant dans le second.

Un tuteur pour créer le monde

Un ecclésiastique franciscain, le père Conrad, choisi jadis comme directeur de conscience, va occuper une place essentielle pour Madeleine. Il avait été le directeur de conscience de sa sœur Sophie, laquelle lui avait indiqué la lecture, pacificatrice pour elle, de Saint François d'Assise. Si le père Conrad ne réussit pas à la soustraire à sa tendance à incarner le bouc, il parvint cependant à en adoucir la rigueur en venant s'interposer dans le rapport absolu, *unien*,

¹¹ Janet P., De l'angoisse à l'extase, *op. cit.*, p. 338.

¹² *Ibid.*, p. 19.

de Madeleine à Dieu. Elle pourra accepter un premier compromis, à la condition que le père Conrad n'outrepasse à aucun prix ses « maigres compétences. » Le père Conrad lutte, en effet, contre des pratiques mystiques qui conduisent Madeleine à des états de torpeur pendant lesquels elle ne se nourrit plus, ne boit plus des jours durant. Sans lui interdire les « états » envoyés par Dieu, il lui demande cependant de ne pas les montrer à tous. Madeleine consent volontiers à cette demande qui ne s'oppose pas à Dieu.

Madeleine accepte également la proposition du père Conrad de venir en aide à une pauvre jeune femme atteinte d'une tumeur maligne. Il ne s'agit pas là seulement de soigner un corps lui fait-il remarquer mais de sauver une âme et d'accomplir un devoir. Madeleine n'accomplit ces devoirs que lorsqu'ils sont demandés par un autre dans lequel elle a placé sa confiance, un autre qui traduit, interprète pour elle la volonté de Dieu. Le support imaginaire, la présence physique de l'autre sont nécessaires pour qu'elle puisse, par exemple, pratiquer la charité chrétienne. Des mondes différents se côtoient sans pouvoir s'unir. Le monde de Dieu et celui des hommes sont deux mondes parallèles. Or, le monde de Dieu est le sien, comme elle le formule : « [...] Ma vie s'unifie tous les jours davantage avec Dieu [...]. Je participe à l'essence de Dieu, je suis en Dieu, je suis comme Dieu, je suis.... non il ne faut pas dire cela, pourquoi est-ce que je sens cela? Je suis Dieu »¹³. L'intervention de ce petit autre qu'est le Père Conrad l'humanise.

Madeleine vit huit années avec sa compagne malade, toutes deux sans ressources, dans la plus grande pauvreté. Le père Conrad, avait-il menti sur la gravité de la maladie, afin qu'elle ait une amie ? Auprès d'un autre fraternel, elle n'est plus seule. Elle ne perd plus les frontières de son corps et cesse de jouir de ne plus s'appartenir. Elle a acquis ce semblant minimum « d'amour-propre » qui lui permet de dissimuler, comme le père Conrad le lui a demandé, les effets divins qui la traversent.

Face à sa compagne condamnée qui n'avait pas le privilège, comme elle, de connaître la présence intime de Dieu, Madeleine devait se retenir de montrer les tortures, les consolations, les extases et les charmes qui lui étaient concédés. C'est ainsi qu'elle passait sa vie aux limites de la communauté. Le père Conrad se tenant à ses côtés sur ce bord, fût le gardien de ce lien humain si fragile. Il donnait des nouvelles de Madeleine à sa famille, sans trahir sa réserve. De temps à autre, Madeleine et sa sœur Sophie échangeaient quelques lettres.

Un être manque et le monde se dissout

Madeleine va perdre simultanément sa compagne de misère et sa mère. Avant de mourir, cette dernière la fit appeler. Madeleine refusa de se rendre à son chevet, ayant fait valoir non sans son ironie coutumière que cela n'était pas *logiquement indispensable* : « Je savais bien et mon cœur me le disait assez que d'ordinaire une mère doit passer avant tout ; mais dans cette circonstance ma conscience me disait le contraire. L'âme de ma mère très simple, très chrétienne, n'était pas éprouvée comme celle de ma compagne, je n'avais pas à craindre pour elle les tentations du désespoir, ma présence n'était pas nécessaire pour son salut et elle avait tous les soins désirables [...] »¹⁴.

Elle ne rendit donc aucune visite, pas même brève, à sa mère mais fut contente cependant de savoir qu'une jeune religieuse était présente à ses côtés, elle-même demeurant morte pour les siens.

Le père Conrad, à son tour, tomba malade et le monde commença à devenir, pour Madeleine, crépusculaire. Elle perdait celui qui lui avait permis un temps d'encadrer ses phénomènes «

¹³ *Ibid.*, p. 111.

¹⁴ *Ibid.*, p. 18.

divins ». Aussi la forme que prit la douleur chez Madeleine ne put qu'être cette précipitation du réel dans des sensations physiques et hypocondriaques massives. Régression topique au stade du miroir qui signe le retour dans le réel de ce qui avait été forclos dans le symbolique.

Lorsque la mort du père Conrad se fait imminente, l'appui que Madeleine prenait sur terre et dans le monde s'écroule. Dans la nuit du 25 décembre 1892, les pieds de Madeleine commencèrent à se rigidifier et à la faire souffrir. Elle se mit alors à marcher sur la pointe des pieds, adoptant ainsi une démarche nouvelle et définitive. C'est ce symptôme qui la conduira à Janet.

Cette étrange localisation de la douleur aux pieds rappelle le corps instable de Madeleine enfant et ses chutes. Madeleine entre ciel et terre, entre tortures et délices. La nuit tout particulièrement, ses pieds gonflaient et devenaient rouges, violets et douloureux : « ils brûlaient comme des charbons ardents, ils étaient écrasés, traversés de part en part »¹⁵ ; « c'était comme une transformation de tout le corps qui se resserre, se transforme et se durcit comme du fer »¹⁶.

Quelques mois après le début des douleurs, Madeleine constata qu'en marchant, douloureusement et avec difficulté, son talon se soulevait chaque fois davantage et qu'elle commençait à se mouvoir sur la pointe des pieds. Une force semblait la tirer en l'air, l'empêchant de toucher le sol, tandis que le père Conrad sombrait dans l'inconscience. La perte de son protecteur la précipita dans l'abîme des catastrophes et de la persécution. Ainsi, elle écrivit à sa sœur qu'elle ne tarderait pas à savoir quelque chose du « complot tramé par le démon ». Madeleine qui jusqu'alors ne voulut pas être remarquée, se trouva dans l'obligation d'écrire au Procureur Général et au Préfet de Police pour dénoncer des abus et exactions qui avaient envahi Paris.

Elle a vu des pères qui « abusaient de leurs enfants de huit à dix ans, où allons-nous, grand Dieu ? Nous retombons dans un état de barbarie antérieur au christianisme. » [...] Elle est entrée dans une grotte des amas de chevelures de femmes jonchaient le sol... « Ce fut pour moi une révélation des crimes inouïs qui se commettent journellement dans Paris... J'ai entendu des chansons d'anthropophages et des propos à faire dresser les cheveux sur la tête... Malgré la misère ces gens-là se nourrissaient de viande tous les jours et brûlaient des os qui répandaient une odeur particulière, facile à reconnaître. Les enfants jouaient avec des osselets d'une blancheur et d'une délicatesse telle que ce ne pouvait être que des osselets humains... Oui, j'ai senti l'odeur des cadavres corrompus et j'ai vu couler le sang dans les ruisseaux, la nuit j'entendais dans les caves le bruit que font les bouchers quand ils débitent de la viande [...] »¹⁷.

Dans cette lettre au Procureur, Madeleine donne les indications et les adresses des lieux, maisons, commerces, proches de chez elle où survenaient ces monstruosité. Elle dénonce à la préfecture l'assassinat prévisible du président de la République. Face à ces « divagations », sa sœur Sophie comprend fort justement que Madeleine doit être au plus tôt soutenue par un nouveau directeur de conscience, la place du Père Conrad ayant été authentiquement thérapeutique. Mais il est trop tard. Madeleine refuse celui qui lui sera proposé avec l'argument imparable de ne pas vouloir l'exposer aux menaces qui pèsent sur elle. Elle *est* ce Paris menacé. Les persécutions en effet pèsent sur elle comme elles pèsent sur la France et sur la République. La catastrophe personnelle se confond avec la catastrophe du monde. Voilà pourquoi sans doute « Dieu » est un signifiant-maître. Il opère en tant qu'organisateur de la jouissance.

¹⁵ *Ibid.*, p. 22.

¹⁶ *Ibid.*, p. 22-24.

¹⁷ Janet P., *De l'angoisse à l'extase*, op. cit., p. 144-145.

Sans appui, Madeleine est devenue la proie du démon, signifiant opposé à « Dieu ». Le monde se divise alors en deux catégories non contradictoires et consubstantielles à ce qu'elle expérimente : divine et maléfique,

La rencontre avec Janet

C'est à l'occasion d'une nouvelle visite à la préfecture où elle souhaitait remettre une fois encore une lettre, qu'on lui fit traverser la rue pour la conduire à l'hôpital, juste en face, sous prétexte d'une fatigue bien visible et d'une fièvre qu'il fallait évaluer. Madeleine ne peut qu'adhérer à cela, car le délire la fatiguait réellement : « Je me suis trouvée de nouveau obligée d'écrire...ce qui m'a beaucoup coûté. J'ai été brisée et extrêmement fatiguée d'une course à la préfecture et finalement j'ai été amenée à l'hôpital »¹⁸.

A l'hôpital, un jeune étudiant fut interpellé par sa démarche particulière : *complètement digitigrade*. En cette période dominée par les recherches de Charcot sur l'hystérie, Madeleine apparaissait comme un cas intéressant. Elle fut présentée au professeur P. Janet. Celui-ci qui pratiquait alors couramment l'hypnose, ne fera jamais aucune tentative pour l'hypnotiser car il la considérait ni comme une hystérique typique, ni comme une mystique. Une fois internée, Madeleine rencontra quotidiennement Janet environ sept ans durant. On distinguera deux périodes de ce traitement.

Au début de leur rencontre, il occupa la place du père Conrad. Durant toute sa vie, indépendamment des entretiens qu'ils auront, Madeleine écrira à Janet qui le lui a demandé. On retrouve ici cette façon qu'a Madeleine de se conformer à un petit autre, ce qu'elle fera jusqu'à sa mort. Janet devint le destinataire de son écriture pour, dit-il, « essayer de justifier à mes yeux ses croyances même les plus bizarres, pour me raconter tous les détails de sa vie antérieure si aventureuse »¹⁹.

A côté de cela, Janet le scientifique, celui qui ne cessa de mesurer avec des appareils sophistiqués la tension des muscles et la sensibilité du corps, se montra d'une certaine manière plus ironique que Madeleine, n'ayant que faire de son discours sur Dieu. Un ancrage se produisit cependant, car Janet ménageait Dieu : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de vous lever et de venir avec moi ». Le transfert devint le moteur d'un lien humanisé comme celui que soutenait, jadis, le Père Conrad. Janet lui proposa d'écrire et Madeleine lui livra « tout » « ses lettres devinrent des mémoires » : « [...] La pauvreté d'esprit que Dieu me demande exige que je ne garde rien de ma propriété. Mes écrits ne m'appartiennent plus et vous avez le droit, mon père, d'en faire ce que vous voulez »²⁰. Son écriture trace le sillon de la limite et dans le même temps la fait exister comme Ego, là où le sujet se confondait avec le milieu ambiant. Maintenant elle est quelqu'un : la patiente de Janet, la « Madeleine » de Janet. Ses écrits seront tronqués et insérés dans la monographie par Janet. Ils ne seront pas gardés et restitués dans leur intégralité.

Lacan a donné à la lettre une valeur de matérialité au-delà de son statut de signifiant jouant sur le terme anglais *litter* utilisé par James Joyce – « A letter, a litter »²¹ – qui signifie « déchet » ; *La lettre est entre l'être et la litière*²². Avec ces déchets, Madeleine crée un bord qui a de l'étoffe, un « littoral ». C'est ce littoral qui, chez Madeleine tient lieu d'Ego, en le délimitant, en tentant de le faire exister. L'identification sans médiation de Madeleine à l'objet déchet acquiert une autre valeur dans l'écriture, à partir du moment où quelqu'un s'en

¹⁸ Maître J., *op. cit.*, p. 241.

¹⁹ Janet P., *De l'angoisse à l'extase*, *op. cit.*, p. 4.

²⁰ *Ibid.*, p. 42.

²¹ Lacan J., « L'écriture », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 11.

²² *Ibid.*

fait le destinataire. Elle permet à Madeleine de s'écrire sur le papier et non plus sur le corps propre. Elle dispose désormais l'espace pour décrire ses « états ».

L'écriture des «états» de Madeleine : un corpus, un corps

Avec une très grande précision, Madeleine décrit les différents « états » qui lui sont imposés par l'Autre et à partir desquels elle constitue cet Autre. L'écriture accompagne l'expérience, elle lui est nécessairement consubstantielle. La poésie, la prose, la parabole et la prophétie sont autant de formes d'écriture qui rendent compte des variations des « états », des mouvements de la « substance jouissante » du corps. Madeleine identifie cinq états qui se succèdent en phases oscillantes. Au milieu de deux périodes équilibrées – durant lesquelles joie et tristesse ne sont pas excessives et où l'écriture est simple – existe une chute dans des *états inférieurs, tentations et sécheresse*, suivie par un *rebond dans des états supérieurs : consolations et extases*.

Pendant les *tentations*, Madeleine est la proie de doutes incessants. « J'assiste comme à une sorte de dialogue perpétuel que feraient deux puissances invisibles. Tout ce qui arrive, tout ce que j'entends semble se rapporter aux pensées qui m'occupent et devient une épreuve, une tentation, un encouragement, un blâme et tout cela dans tous les sens, c'est en vain que je cherche à arrêter, rien ne peut empêcher le vagabondage de mon pauvre esprit [...] »²³

Elle qui habituellement mange très peu, devient sujette à une faim dévorante. Elle fait cent fois sa valise pour aller à Rome voir le Pape, qui aurait fait allusion à son cas dans des journaux religieux. Une théorie de la mort et de la résurrection de la Vierge en chair et en os lui est révélée. Elle doit montrer cela au pape *en volant vers lui*, car elle doit elle-même servir d'exemple. Elle erre continuellement sans pouvoir trouver un peu de tranquillité. Madeleine commence ainsi mille choses et ne produit rien. Durant cette phase, elle écrit à Janet de ne pas la laisser partir. Madeleine n'aura fait que retenir un corps qui sans cesse obéit aux signifiants d'un Autre de la contrainte, extérieur au sujet et c'est à l'autre, le proche, qu'elle s'en remet pour ne pas disparaître dans un passage à l'acte ou un voyage pathologique.

A la *tentation* fait suite la *sécheresse*. Cette dernière est qualifiée par Madeleine de *mise à l'épreuve la plus dure* et se caractérise par le vide. Durant ces états, Madeleine s'arrête d'écrire. Janet doit alors insister, la presser continuellement pour obtenir quelques lignes. Aussi les écrits sont-ils essentiellement les réponses qu'elle donne à ses sollicitations. Ecrire lui est difficile parce que les mots ne signifient plus rien du fait du silence de Dieu. Tout est désormais synonyme d'ennui mortel et Madeleine se voit réduite à un état qu'elle qualifie de « bestial », de « brutal ». Elle ne peut plus bouger, ne demande plus rien : « Il m'est arrivé un malheur plus grand que tout, [...] j'ai perdu la foi... j'avais eu le bonheur de garder ma foi intacte malgré tous les bouleversements, elle a toujours été ma force et ma consolation, elle est perdue, que devenir ? [...] si la foi ne revient pas, [...] je deviendrai folle tout à fait. »²⁴

Janet l'incite à prier, elle lui écrit alors : « Pourquoi faire, je réciterai des mots qui ne signifient rien. [...] Parce que Dieu ne me répond plus !! »²⁵.

Extase et torture

Lentement, Madeleine s'enfonce dans un délire de damnation et de douleur qui caractérise *l'état de torture*. Il n'y a plus ni doute, ni incertitude car cet état est l'exact opposé de l'extase. La conviction est décidée et immédiate. L'excès de douleur est le pendant de l'excès de

²³ Janet P., *De l'angoisse à l'extase*, op. cit., p 131.

²⁴ *Ibid.*, p 138.

²⁵ *Ibid.*

plaisir. Les sensations sont fortes, seule change la valeur du contenu. Madeleine est beaucoup plus agitée que dans *l'état de tentation*. Elle parle à haute voix, se lamente, crie et effectue des actes incontrôlés. Parfois elle ne peut plus marcher, tant la souffrance physique est grande. Elle se traîne alors sur les genoux, se roule et se contorsionne de douleur. Madeleine écrit beaucoup, car elle prophétise des horreurs qui surviendront à la France, tout comme les dénonciations faites autrefois à la préfecture. « Toute la nuit j'ai vu des *choses terribles*. Dieu nous *châtiait*. Des monstres déchaînés jetaient l'effroi partout. [...] Après c'étaient des *chevaux rouges* en furie qui écrasaient *tout* sur leur passage. Les hommes étaient impuissants à les arrêter [...]. »²⁶

L'avenir qu'elle distingue avec netteté n'est pas plus réconfortant : « [...] je vois que nous allons bien patauger dans la boue et le sang. [...] La Russie assujettira la France [...]. La toile d'araignée s'étend partout et les pauvres mouches s'y laissent prendre [...] »²⁷ ; « [...] je n'ai que des paroles inintelligibles et des croyances fausses, condamnées par l'Église... »²⁸ ; « C'est le diable qui veut pénétrer et non le bon Dieu et cette pénétration me cause des douleurs horribles [...] »²⁹ ; « Dieu ne me répond plus, il ne me connaît plus, il me repousse, il me hait [...] »³⁰.

Consolation et extase

Dieu revient consoler Madeleine pour la conduire à l'extase, dans ce moment de perfection et de bonheur. Du fait de cette perfection, les moments d'extase durent peu et ne peuvent être détachés des moments de consolation. L'état de consolation est caractérisé par une réduction de l'activité, par un sentiment de joie et par la perte de la voix qui devient progressivement aphone. La présence de Dieu supprime tout mouvement, toute action, déterminant une immobilité absolue au point que Madeleine ne peut plus chasser une mouche importune qui se promène tranquillement sur son visage. Affectée d'une respiration lente, à peine perceptible. Madeleine est transportée ailleurs et son récit est une histoire continue faite de délices infinis où tout devient symbole dont elle se fait l'interprète.

« Je suis dans un état de langueur extrême, je suis à demi dans la vie et j'aime cette délicieuse défaillance, j'ai juste assez de force pour faire ce qui est indispensable [...] »³¹ ; « [...] ce que j'éprouve dans la bouche et sur les lèvres me rend bien pénible l'acte de parler »³² ; « Dans ces moments de lumière l'âme entend un langage qui n'est pas de la terre... Ce sont des choses inexprimables avec des mots humains [...] »³³ ; « A quoi cela sert-il que les hommes me comprennent puisque Dieu me comprend ? »³⁴

On est aux confins de la vie : « [...] C'est une suspension des sens de la vie, comme si je n'avais plus de corps [...] Je suis comme morte à tout ce qui m'entoure »³⁵ ; « Si je soulève le bras, la jambe, je ne sens plus le poids. C'est comme si je reposais sur un lit de délices, que chacun de mes membres fût soutenu et mis en mouvement par un air frais et doux. J'éprouve une volupté jusque-là inconnue dans l'action. Je jouis quand je ferme les yeux, je jouis aussi quand je les ouvre »³⁶ ; « J'ai en ce moment de grandes douleurs dans les pieds [...]. J'ai les

²⁶ *Ibid.*, p 144.

²⁷ *Ibid.*, p 145-146.

²⁸ *Ibid.*, p 148.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p 146.

³¹ *Ibid.*, p 148.

³² *Ibid.*, p 55.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p 60.

³⁶ *Ibid.*, p 93.

pieds comme dans un brasier ardent, et, je n'ose presque pas le dire, je fais avec cette horrible brûlure de pures et douces voluptés »³⁷.

Pendant ces périodes, Madeleine qui habituellement réduit son alimentation sur le mode drastique de l'anorexie, ne se nourrit plus du tout, boit avec fatigue un peu de lait qu'elle vomit ensuite. Dieu la nourrit en surabondance d'aliments sensoriels.

« [...] C'est cette jouissance sur les lèvres et dans la bouche qui me rassasie et m'enlève faim et soif, c'est comme du miel que je n'ose avaler [...] ce que je savoure dépasse tout ce que l'on peut imaginer. »³⁸

Madeleine, absolument délestée de son poids sur terre, se sent au bord d'être ravie par le ciel. Peut-on un seul instant douter du fait que le signifiant soit réel et que la jouissance ne soit pas le plaisir mais rejoigne, dans son épure, la signification freudienne de la pulsion de mort ?

Madeleine finira sa vie ainsi en *état d'équilibre*, chez elle, hors de l'hôpital, jamais seule, aux côtés de Sophie, s'occupant d'une école pour enfants pauvres.

Janet lui permet de pacifier son rapport physique à Dieu, de le réduire : « Je ne veux plus m'occuper des effets involontaires qui se passent dans mon corps et auxquels personne ne peut rien. »³⁹. Son rapport à Dieu s'en trouve peut-être détourné car Madeleine reste attachée à Janet et continue de lui écrire mais seulement « des lettres moins longues et moins fréquentes » appropriées au déroulement de sa vie qui a pour elle valeur d'être. Madeleine glisse dans la vie quotidienne, substituant le plaisir de l'activité à la jouissance de Dieu. Quittant un peu ses *dangereux états*, les reléguant en quelques ailleurs : « [...] il faut attendre que l'on soit réellement dans le ciel pour se laisser aller à des jouissances pareilles »⁴⁰. L'équilibre passe par la restauration du temps.

Madeleine l'incroyante

Madeleine ne croit qu'en ce qu'elle éprouve. : « Je suis passée par des phases qui semblent incroyables et que je n'oserais raconter, tant elles sont excessives, et pourtant cela m'est vraiment arrivé ». Il y a là une certitude qui diffère de la foi. Dès l'enfance, Madeleine avait situé ses sensations dans la perspective d'un choix que l'on peut qualifier d'éthique : « J'ai senti de bonne heure [...] que je n'étais pas faite pour cette vie-ci et qu'il me fallait un autre monde [...] »⁴¹ ; « [...] Sans la religion je me serais tournée d'un autre côté [...] »⁴². Et cet autre versant que Madeleine indique est isomorphe à la structure rigide de l'opposition signifiante qui régit son monde, avec des effets opposés dans le réel, sans reste inconscient. « [...] Mon extrême sensibilité rendait pour moi les dangers des affections bien plus grands [...] Au plaisir que j'avais pris à la danse j'ai compris que je devais faire comme les joueurs qui doivent s'abstenir de toucher les cartes [...] Ce n'est pas sans raison que j'ai pris l'habitude de ne boire que de l'eau, je serais arrivée très vite à excéder la mesure... J'aurais aimé les liqueurs fortes comme j'aimais les bonbons [...] et les pâtisseries... Me sentant naturellement portée à la sensualité [...] je tomberais vite dans tous les excès [...] »⁴³ Le rapport à Dieu de Madeleine est là explicité. Dieu est une fiction qui modifie le réel, quand, au-delà de la structure, on n'est pas une « mauvaise fille ». Madeleine est une incroyante, une matérialiste

³⁷ *Ibid.*, p 92.

³⁸ *Ibid.*, p 92-93.

³⁹ *Ibid.*, p 151.

⁴⁰ *Ibid.*, p 154.

⁴¹ *Ibid.*, p 347.

⁴² *Ibid.*, p 340.

⁴³ *Ibid.*, p 340-341.

qui se refuse au vice. Elle est passée de l'inflation d'une jouissance profane dans laquelle elle aurait glissé à l'infini, selon une métonymie des remplissages, à l'inflation d'une jouissance prise dans les rets des signifiants de la divinité empruntés au discours de la religion.

Mais que représente la religion pour Madeleine, sinon ce qui relève de « sa responsabilité », à savoir tenter de substituer une logique aux faits étranges qui se manifestaient dans le corps, auxquels elle ne pouvait attribuer ni cause, ni origine, parce qu'il lui manquait le signifiant de l'exception. Faute de pouvoir croire au père, elle est contrainte à l'avoir, in-détachable, perpétuellement « sur le dos ». Aussi pour Madeleine, l'Autre est imaginaire et sans au-delà. Comme le dit Madeleine « [...] l'amour divin est comme un téléphone qui fait disparaître les distances »⁴⁴. Madeleine « l'incroyante » ne manque pas de l'idée de Dieu puisqu'elle dispose d'un dieu imaginaire qui lui tient lieu de Nom-du-père. En tant qu'imaginaire, il présentifie cependant pour elle l'essence d'un « ne-pas-croire ». Dieu n'est pas le garant des vérités éternelles. Madeleine à affaire à un dieu trompeur.

Aussi entre Janet et elle, se produisent des scènes totalement surréalistes. Janet, le scientifique, lui propose une épreuve de vérification : mesurer sur une balance la réalité de son élévation. Quand Dieu la soulève de terre, son corps doit être, de fait, plus léger. Madeleine partage ce raisonnement. Quand Janet lui fait constater qu'il n'en est rien et qu'il lui demande d'en tirer la conclusion, Madeleine lui fait cette admirable réponse : « Oh que cette balance est ridicule [...], je me sens légère [...]. Qu'y a-t-il de plus vrai, mon sentiment ou une balance ? Oui, le sentiment peut se tromper, la balance... ne se trompe pas à moins que le diable ne s'en mêle [...], Vous me montrez qu'elle est exacte pour tous les autres objets... Alors le diable ne la dérange que lorsqu'il est question de moi : quel signe vous donner pour vous montrer qu'il y a là une mauvaise farce du diable ? »⁴⁵.

Si les ébauches délirantes de Madeleine, teintées de mysticisme, sont à lire sur le fond du discours de l'époque, cela n'annule en rien la dimension structurale de ce qu'elle nous enseigne sur le non-rapport du sujet au corps. Madeleine aurait pu – elle le dit et c'est une certitude qu'elle a combattue – être le contraire de ce qu'elle a été. A notre époque, sur fond d'un discours qui élève la jouissance au rang de l'idéal, de nombreuses « Madeleine » disparaissent sans laisser de trace, errent sans domicile fixe, deviennent parfois toxicomanes, anorexiques, alcooliques ou prostituées, scarifiant à l'occasion un corps qui se défait.

Janet le démontre, pour que le sujet se fasse à l'être et consente à être dans un lien, il y faut un lieu non persécutif et un temps non programmé. Traiter la folie avec dignité conduit à faire entendre haut et fort cette exigence, à la soustraire à la logique comptable qui commande aujourd'hui le champ de la clinique. Il nous reste donc à combattre la mesure généralisée, à refuser la quantification des signes de dissociation, de discordance, parfois si discrets, cachés sous une apparente associabilité et néanmoins si puissants à nier le sujet. Si on sait les accueillir, le sujet aura la possibilité de parvenir à les lier, d'en condenser les effets pour que puisse se créer un bord. Alors, on offre réellement sa chance au sujet.

⁴⁴ *Ibid.*, p 76.

⁴⁵ *Ibid.*, p 127-128.



Le pain des anges

Alain Merlet

Ce titre extrait d'un cantique catholique célébrant pendant la messe le sacrement de l'Eucharistie, *panis angelorum* – le pain des anges – est destiné à nous introduire à la problématique de l'anorexique. Comment, si elle « mange rien » comme le dit Lacan⁴⁶, peut-elle consentir à mettre ce « rien » en jeu dans le discours psychanalytique ? Pour le savoir théologique, le pain des anges, l'hostie, participe du corps mystique. François Regnault, dans un numéro de la revue *Analytica* consacré à l'enfant et la jouissance, écrit qu'un tel corps « vient briser la théorie du corps propre clef de voûte de la psychologie »⁴⁷. À cet égard, il compare cette parcelle qu'est l'hostie à la « lamelle » de Lacan⁴⁸, soit l'organe incorporel de la libido. Ainsi une anorexique mystique, telle Catherine de Sienne⁴⁹, puisa et épuisa ses forces dans la nourriture des anges, qu'était pour elle l'Eucharistie. Les anorexiques qui s'adressent à l'analyste mangent rien, si ce n'est les mots qu'elles remâchent et recrachent, et ne craignent rien tant que de perdre quelque chose de cette jouissance quasi angélique. Néanmoins si l'analyste les laisse venir, les mots qui les liaient peuvent aussi bien les délier. Ainsi peuvent-elles prendre corps autrement que d'une manière symbolique et offrir en échange de ne plus sacrifier à cette saloperie qu'est pour elles l'objet oral. Voulant aborder le traitement psychanalytique possible de l'anorexie, je ne ferai qu'évoquer le syndrome anorexique des jeunes filles.

Si l'on considère l'anorexie « vraie » des jeunes filles, force est de constater une certaine permanence du tableau clinique. La description qu'en fit Lasègue⁵⁰ reste toujours valable, avec l'installation inexorable et progressive du syndrome anorexique, la force d'inertie de ces sujets et l'absence apparente d'angoisse, angoisse généralement bien présente chez l'entourage de ces jeunes filles, en revanche. Aujourd'hui de tels sujets demandent rarement une analyse, mais bénéficient parfois d'un isolement dans une institution éclairée par la psychanalyse rendant opérante la distinction entre le besoin, la demande et le désir. Là, nous savons attendre et faire naître, *ex nihilo* ou presque, une demande, la guérison de l'anorexie ne s'obtenant que de surcroît. Carole Dewambrechies-La Sagna a écrit là-dessus des articles fort convaincants⁵¹.

La vérité menteuse de l'anorexique

Les anorexiques adultes que j'ai été amené à prendre en analyse se présentaient différemment. Elles n'étaient plus des jeunes filles mais des femmes. Ici nul besoin de les isoler, elles avaient fait leur affaire, si j'ose dire, de leur anorexie à laquelle elles sacrifiaient en silence. Ces sujets exhibaient une maigreur qui ne laissait aucun doute sur leur anorexie. J'ai pris le parti de respecter leur discrétion, dès lors qu'elles ne parlaient pas de leur pratique alimentaire, sachant que, tôt ou tard, l'instance négative de l'objet *rien* creuserait leur

⁴⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, « La relation d'objet », Paris, Le Seuil, 1994, p. 184.

⁴⁷ Regnault F., « Le corps mystique », *Analytica*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°51, 1987, p. 73-80.

⁴⁸ Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 846.

⁴⁹ Je vous renvoie aux travaux passionnants de Jacques Maître, historien qui lui a consacré plusieurs ouvrages.

⁵⁰ Lasègue C., « De l'anorexie hystérique ; les exhibitionnistes », *Théraplix*, 1970, 36 p. Reproduction en fac-similé d'extraits des « Études médicales » du même auteur, parues à Paris, chez Asselin et Cie, en 1884.

⁵¹ Dewambrechies-La Sagna C., « L'anorexie vraie de la jeune fille », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°63, juin 2006, p. 57-70 ; Dewambrechies-La Sagna C., « L'anorexie des jeunes filles », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°65, mars 2007, p. 203-211 ; Dewambrechies-La Sagna C., « Les anorexiques ont-elles une mère ? », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°68, février 2008, p. 77-81.

discours. Pour ces anorexiques, le rien était vraiment leur pâture, tantôt sous la forme d'une aspiration à un désir pur, tantôt sous la forme d'une jouissance insupportable quand l'anorexie se doublait d'une boulimie. Ainsi ai-je eu en traitement une « suçoteuse » vouant sa vie au chocolat. Deux versants donc : le versant désir et le versant pulsionnel.

Nous pourrions opposer point par point les deux types d'anorexie précédemment décrits : dans le premier, prime le dégoût, alors que dans le second, c'est l'envie ; l'une se situe donc sur le versant de l'objet, l'autre sur celui de la revendication phallique. À vrai dire, ce schématisme est séduisant mais force est de constater une interaction de ces deux versants. Le dénominateur commun à ces deux formes cliniques d'anorexie est le rien qu'elles mangent. Contrairement aux observations de Lasègue, notons que ces anorexiques venues demander une analyse, avaient chacune refusé la prise des antidépresseurs proposés par leur médecin inquiet de leur état.

Pour le sujet que je vais évoquer maintenant, aux prises avec le rien, il aura fallu, comme l'a dit Jacques-Alain Miller dans son cours⁵², *se faire l'entour de ce rien*, suffisamment pour ne pas le laisser dans un vide insupportable par son caractère illimité. Il convient d'aborder chaque cas comme si l'on ne savait rien, c'est-à-dire partir de zéro, et creuser ainsi une place, avec le transfert, à un discours pris dans sa singularité. Or l'anorexique arrive, pour ainsi dire, précédée de sa réputation. On la dit indomptable, dotée d'une volonté inébranlable etc. On a tendance ainsi à vouloir la faire entrer dans un syntagme figé au risque de la fixer à un statut de malade.

Le cas Clélia

Récemment divorcée d'un homme qui n'était rien pour elle, c'est l'angoisse du vide de sa vie affective qui a poussé Clélia, femme élégante et svelte, à rencontrer l'analyste. Elle avouera plus tard avoir choisi un lacanien en espérant secrètement que rien de son corps ne serait ébranlé. Elle dit son goût des mots et sa passion de « dépiauter le discours jusqu'à la carcasse ». Son métier lui permet d'ailleurs de sublimer cette passion. Dès les premières séances, elle se confronte à une impasse qu'elle résume ainsi : « Ou j'empile les mots pour ne rien dire ou je me tais la gorge serrée. » S'ensuit un soliloque plaintif qui lui rend sa propre voix insupportable jusqu'à ce qu'elle en saisisse la résonance. Quelques mots de sa biographie aident à saisir comment ce sujet trouve à dépasser ce soliloque. Clélia fut étroitement liée à une de ses soeurs. Son enfance lui fut pénible, il lui fallut entre autres, endurer la cohabitation avec une grand-mère dépressive qui ne cessait de râler, d'éructer et de vomir tout en maudissant les hommes. Ce soliloque qui cloisonnait le rien trouvera une issue au niveau même de la voix, « petite voix » qu'elle dit haïr : « Quand je parle je me gémellise », dit-elle, ce à quoi j'acquiesce. Elle me dit aussi qu'elle râle. « À l'instar des râles inaudibles de votre grand-mère ? », lui fais-je remarquer. Elle n'y avait jamais pensé. Libéré de ses attaches aussi bien signifiantes qu'imaginaires, l'objet voix isolé vient ruiner la consistance du soliloque. Place est faite – dans la cure – au silence, l'objet voix par excellence.

Clélia choisit un premier métier en lien avec les troubles de la parole. Faire surgir, du larynx, la voix, fut sa première vocation. Mais il lui fallut plus encore. Des études littéraires vinrent un temps satisfaire son goût pour les mots. Elle s'acharnera à décortiquer les discours et à les tordre pour leur faire « dégorger le sens ». Mais là aussi elle restera sur sa faim.

Cette déception la conduit chez un psychanalyste qui ne répond pas à sa demande. On ne lui dit rien, ce qui l'« agace » et lui « pourrit » la vie. « Pourri », est un mot qui la renvoie à un

⁵² Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le Banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 25 avril 1990, inédit.

souvenir d'enfance qu'elle aurait voulu taire, quelque chose qui aujourd'hui la « débecte ». D'ailleurs ce mot « débecter » la dégoûte : « Tu me débectes » avait coutume de lui dire son père lorsqu'elle se fardait. Mais quel est donc ce souvenir d'enfance qu'elle avait gardé en réserve ? Sa sœur et elle allaient, accompagnées par leur père, prendre de fastidieuses leçons de clarinette. Régulièrement, le père les récompensait en leur offrant un petit pain qui leur semblait délicieux. Mais voilà qu'un jour ce pain devint moins délectable pour nos deux petits anges. Elles s'aperçurent qu'elles s'étaient faites, à leur insu, complices du « cinq à sept » de leur père. Ne voulant plus manger de ce pain-là, Clélia le laissa pourrir systématiquement dans son casier à l'école en se fascinant de sa décomposition. C'est alors que Clélia et sa sœur commencèrent à chipoter la nourriture pourtant cuisinée avec le plus grand soin par une mère qui passait sa vie rivée à ses fourneaux, pendant que son mari s'accordait en douce quelques libertés.

Avec l'évocation de ce souvenir, le rien se trouve mis en perspective avec la jouissance du père, qu'il a pour mission de réduire. Il s'agit ainsi d'épurer la langue de sa pourriture : « Les filles, vous vous ferez entuber par les hommes » disait par exemple le père, énoncé auquel venait répondre un cauchemar répétitif où Clélia se voyait réduite à une trachée pourrissant dans une tombe. Un événement banal donnera un tour nouveau à la cure. Apercevant un livre de poésie sur mon bureau, Clélia m'avoue composer des poèmes. Sur ma demande, elle acceptera de me les envoyer par *mail*. Acte manqué, le message est vide, ce qui la contraint à me remettre ses poèmes en mains propres. Ici se trouvent littéralement déposés les signifiants de sa plainte. Je citerai par exemple quelques bribes de ces poèmes : « Rature égossillée insurge ma pensée » ; « Rien ne repose des mots ». Ou encore : « Petit corps aboie le vide éventré du cerclage silencieux des mots si bien appris ».

Ironisant sur son talent de poète, elle se moque alors de ce qu'elle appelle sa « grandiloquence muette ». Elle m'avoue son goût immodéré pour la lettre : à quatre ans, alors qu'elle ne savait pas encore lire, elle éprouvait un plaisir extrême à entourer au crayon les lettres de l'alphabet, ou bien elle confectionnait de petits livrets avec du papier transparent et faisait semblant de lire une écriture invisible. « Il en est de même de mon anorexie dont je n'ai que les contours », déclare-t-elle. Longtemps elle s'est identifiée à un tube. Un rêve inattendu va la surprendre : petite fille, nue sur une banquise et en présence de sa mère, elle nourrit un bébé avec un poisson, aliment qu'elle a en horreur. « Cette petite fille et ce nourrisson, c'est aussi bien moi », dit-elle, sans plus de commentaires. Ne peut-on pas lire dans ce rêve un effort pour nouer le rien au manque phallique en dépit du dégoût ? Il lui faut bien subsister, malgré sa passion pour le vide et le rien, malgré sa façon d'annuler de sa vie toute trace de jouissance excepté celle des mots. Elle formule maintenant combien pour elle parler consistait à « s'angéliser », à traquer l'obscène attendant à la misogynie de son père. Non sans honte, elle évoque alors certains jeux interdits de son enfance qu'interrompit la puberté. La rigueur mentale dont elle s'enorgueillit aujourd'hui la trahit : « À barrer mes excès, je suis excessive », avoue-t-elle, à quoi je fais écho en lui rappelant « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

Suivront alors une série de séances où elle ressassera sa plainte de n'avoir plus rien à dire. Elle songe à arrêter son analyse et je lui redis la règle de l'association libre, ce qui la fait taire. À la séance suivante, elle me dit avoir songé à ne plus revenir tant elle a été vexée de s'entendre rappeler à l'ordre. Néanmoins, ravalant sa colère, elle m'apporte un rêve : elle se rend dans une ville aux confins du désert, une ville réputée être à la fois porte et verrou du désert. Un homme cherche à la séduire, elle s'absente. Elle se trouve ensuite dans un convoi de femmes dont la beauté éclatante fait ressortir, dit-elle, son absence de féminité. Elle trouve particulièrement absurde, dans ce rêve, le fait de voyager avec des femmes en convoi vers une ville qui est à la fois porte et verrou du désert. « Vers où ? » lui dis-je de façon interrogative,

ce qui la laisse sans voix, et je coupe la séance. Cette interrogation « Vers où ? » m'a ébranlée, concède-t-elle à la séance suivante. Elle qui n'avait jamais cessé de rêver à des chambres verrouillées entend là quelque chose de l'énigme de la féminité eu égard à l'amour. Elle reviendra, à partir de ce point, sur son anorexie qui, dit-elle, « a donné contour à l'illimité », ce qui est très juste. Mais peut-elle s'en passer ? N'est-elle pas une femme elle aussi et les femmes n'ont-elles pas rapport avec l'illimité et l'indéfinissable, soit, quelque chose que les mots eux-mêmes ne peuvent attraper ? Me revint alors qu'en début d'analyse Clélia m'avait fait part d'un texte concernant les femmes, qu'elle avait commenté au lycée. Sur ma demande, elle m'avait apporté ce travail que j'avais feuilleté distraitement, d'autant que Clélia, mine de rien, lui déniait toute valeur. Deux des études de Clélia préfigurent déjà quelque chose de sa quête subjective : *La tentation* et *La perdition des femmes*.

La tentation

Ce qui requiert l'attention de Clélia c'est, dit-elle, « l'instance énonciative ». Dans ce texte, un moraliste du XVII^e siècle énumère de façon métonymique la série des hommes passés en revue par une femme qui précisément ne se lie à aucun d'eux malgré leur attrait. La suite est admirable : « Vous soupirez [...] Je vous plains [...] ». Et plus loin encore cette interrogation : « Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre [celui des hommes] est enlevé ? Il reste encore « le questionnaire », un homme noir à la taille imposante. Pour Clélia, l'« effet guillotine » de la chute est surprenant. Précisons que le *questionnaire*, à cette époque, n'est pas celui des TCC, c'est le bourreau chargé d'appliquer la question. Avec justesse, Clélia avait intitulé ce passage « La tentation ». À ne rien vouloir savoir de son désir, à vouloir rien, c'est la pulsion de mort qui se met en acte, figurée par le bourreau.

La perdition des femmes

L'autre fragment analysé par Clélia est tout aussi remarquable du point de vue de la jouissance de l'anorexique. Le passage de la galanterie à la dévotion est loin du cliché en cours au XVII^e siècle. C'est ce qui retient l'attention de Clélia. Elle repère dans ce texte ce qui fait sa force, soit le passage de l'imparfait au présent, là où on aurait pu s'attendre au contraire. Cela commence ainsi : « La dévotion vient à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion [...] ». Ensuite l'imparfait : « Elles comptaient autrefois une semaine pour les jours de jeu, de spectacle [...] : elles allaient [...] perdre leur argent, [...] leur temps, [...] leur réputation [...] ; elles jouissaient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvait manquer [...] ». Ensuite vint la chute annoncée par le présent de l'indicatif : « Autres temps, autres mœurs ; elles outrent l'austérité et la retraite ; [...] elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage ; et, chose incroyable ! elles parlent peu [...] ».

Ces citations repérées par Clélia illustrent le mode de défense de l'anorexique face à l'absence de signifiantisation de la femme, S de grand A barré. De cette absence, émerge la pure lamentation de cette analysante qui ne peut même pas se sustenter d'un reproche à une mère éteinte. Malgré sa misogynie, le père a le mérite d'incarner la vie pour cette analysante. « Je suis une traînée, dans tous les sens du terme », dit-elle, terme qui évoque aussi bien la péjoration de sa féminité que ce qui fait trace.

À ce moment-là de son analyse, elle rapportera un rêve problématisant la question d'un reste.

Le rêve des trois divans

Il y a trois divans dans mon cabinet, un pour l'analyste, un pour l'analysante et un pour une analyste sosie de Clélia. Elle se lève, dit-elle, avec un « haut le corps » et déclare : « Mon analyse est finie. » L'analyste acquiesce, mais l'analyste femme et sosie se lève pour lui réclamer, dit-elle, un « reliquat ». Elle s'exécute en déposant l'argent sur la table de son analyste, alors que d'habitude, c'est toujours en mains propres qu'elle le remet. Quid de ce reliquat qu'il faut mettre sur la table ? L'aveu de l'omission consciente d'une séquence du rêve

nous éclaire : après avoir déclaré son analyse terminée, elle était allée « s'emboucher » à sa bouche. Il ne s'agissait pas d'un baiser, précise-t-elle, et elle ajoute que pour le père, toutes les femmes étaient des « embouchées ». A cette obscénité du père, elle avait toujours voulu parer ; tant par son anorexie que par la rigueur de son style épuré. Un reliquat, c'est le reste à payer après l'arrêt des comptes, mais les reliquats sont aussi les restes d'un festin. À juste titre, dans son rêve, Clélia avait noté le caractère à la fois « dérisoire et exorbitant » de la somme exigée. Avec ce reliquat, elle met en jeu un reste de jouissance non signifianstisible. Ce n'est ni le pain des anges, ni le pain pourri qu'elle a à extraire de son discours, mais tout simplement la jouissance orale qu'elle en tire. Aussi, désormais, lui est-il possible de tabler sur ce reliquat pour mieux vivre et ne plus se cantonner dans la posture, que J.-A. Miller n'hésite pas à nommer pour l'anorexique, posture de *l'ange exterminateur*⁵³. Comme dans le film de Buñuel⁵⁴, pour quitter le lieu du festin paradoxal qui lui pourrit l'existence, et accéder à un certain plaisir de vivre, il lui faudra d'une certaine façon revenir sur ses pas : suivre ses signifians à la trace, mais aussi bien dire la façon dont l'objet « rien » et l'objet « voix » ont pu se succéder et se trouser dans son discours. En attendant, ni ange ni bête, cette analysante « admet », selon son propre terme, enfin prendre goût à sa vie et aussi à la psychanalyse.

⁵³ Miller J.-A., *Lettres à l'opinion éclairée*, Paris, Le Seuil, 2002.

⁵⁴ « L'Ange exterminateur », L. Buñuel, 1962.